

LES THÉÂTRES

THÉÂTRE DES QUINCONCES DE BORDEAUX : *Bacchus Triomphant*, poème lyrique en six actes, paroles de M. Henri Cain, musique de M. Camille Erlanger (12 sept.). Memento.

Comme le palais féerique d'Aladin, l'homme à la Jampe merveilleuse, voici que, brusquement, un Théâtre de fer et de bois a surgi sur une des plus belles promenades du monde. Par son éphémère architecture, il ne ressemble en rien aux autres théâtres; il tient du cirque forain, de la baraque de lutteurs, de l'estrade de distribution de prix et des arènes. Il se compose d'un immense demi-polygone régulier. Le décor court au ras du sol, en ligne droite, et figure les remparts de Burdigala. Sur le terrain battu, ou sur un léger plancher, devant cette cité de stuc, de carton, de bois et d'étoffe, évoluent des armées de choristes, de figurants et de danseuses. Béziers est détrôné. Les Bordelais ont voulu faire grand. Ils y ont réussi. On conte que l'établissement de l'amphithéâtre et du décor a coûté douze cent mille francs (?). Il est vrai que nous sommes chez les Gascons! En tous cas, par le nombre des spectateurs, vingt à vingt-deux mille — (Châtelet, 3.600 places, Opéra 2.158 places) — par la richesse de la décoration, par le mouvement de ce public, le côté *foire et exposition* des couloirs, sous les gradins, où sont des restaurants qui ne servent que du bordeaux, par la profusion de la figuration, par le bruit et la couleur et l'animation, ce spectacle fut unique et il se répéta trois jours de suite, attirant une foule renouvelée et toujours aussi nombreuse.

Au loin on entendait une autre foule qui se pressait sur la place de la Comédie ou sur les Allées, où une cavalcade étale ses déguisements et ses jolies filles.

Il a plu la veille. De lourds nuages ne laissent que par instants filtrer un rayon qui semble enflammer tout à coup le génie ailé de la colonne des Girondins.

Malgré ces menaces du temps, le **Bacchus Triomphant**, de MM. Henri Cain et Camille Erlanger, a été salué d'un cyclone de bravos. Il paraît bien que M. Henri Cain dans ses paroles n'ait pas voulu s'élever au-dessus de l'intelligence d'une foule heureuse. Son bavet, moitié prose, moitié vers libre, reste clair, simple. Il dit bien ce qu'il veut dire, mais il ne dit pas grand'chose. Enfin il fait peu de cas de l'unité de composition et de la psychologie. Il est vrai qu'il s'agit de barbares, de porteuses d'amphores et d'aimables buveurs! Alors!...

Le premier acte figure les Fêtes de la Terre. Cérès conseille aux bons laboureurs de semer leurs grains, et Bacchus s'écrie: « Bon vigneron, taille ta vigne. » Silène survient sur son âne, chantant le refrain de l'amour et cela finit sur une bacchanale.

Au deuxième acte, les habitants de Burdigala, qui « faisaient fête » devant les remparts, sont surpris par l'arrivée des Barbares. Les Goths du farouche Hunter brûleraient la ville, si une jeune fille suppliait le chef d'épargner Bordeaux, en échange du bon vin enfermé dans les amphores :

Nous apportons le vin, le vin clair et joyeux !
 Par la grâce de son mystère,
 Il met du rêve au cœur et de la flamme aux yeux.
 C'est le sang de la terre,
 C'est le rêve, le trésor,
 L'enchantement de la vie,
 La joie et le clair essor
 Du rêve et de la fantaisie,
 Le rire empourpré d'une aurore
 Sous le dernier baiser du jour ;
 C'est la beauté, c'est tout l'amour,
 C'est le bonheur qui rend l'homme divin ;
 Guerrier, regarde, c'est le Vin !

Le barbare hésite. La vierge lui tend le breuvage.

Prends cette coupe et bois.
 Dès que le vin aura touché tes lèvres,
 Tu sentiras s'évanouir en toi
 La haine et les méchantes fièvres.
 Nous apportons le vin d'où jaillit la beauté.
 Bois-le, et, comme une fleur légère
 Qui s'est épanouie en ce doux coin de terre,
 La bonté fleurira dans ton cœur enchanté.

TOUTES

Buvez, guerriers, buvez !

HUNTER, *trouble,*

Quel enivrement me pénètre !
 C'est un feu doux et violent
 Qui vient d'embraser tout mon être ;
 C'est la chaleur d'une caresse
 Qui rend le cœur plus fier et plus vaillant !
 O vierge qu'on devrait adorer à genoux,
 Toi qui m'as donné cette ivresse,
 Vois, je n'ai plus de haine et n'ai plus de courroux.

LA JEUNE FILLE, *dans un cri de joie éperdu,*
se tournant vers la ville.

Ouvrez ! Ouvrez les portes !
 Que les outres de vin viennent charger les chars !

LES JEUNES FILLES, LES BARBARES

Gloire au vin qui dompte les cœurs !

Ses douceurs ont été plus fortes
Que le glaive, que les remparts.

Et, après avoir fait provision de boisson, les barbares s'éloignent en choquant leurs armes et en poussant des cris sauvages.

Le dernier acte est rempli par des chants, des danses et le déploiement d'un cortège par lequel les Bordelais marquent leur joie du départ des Goths. C'est tout !

En résumé, ce n'est pas là une pièce, mais bien trois tableaux sans lien, une sorte de féerie qui n'est point sans valeur d'art, mais qui ressort davantage de la peinture et de la musique que de la littérature.

M. Camille Erlanger a composé, en deux mois, la partition de cet ouvrage. On affirme que c'est le meilleur qu'il ait écrit. Il en a conduit lui-même l'exécution. Cette musique m'a paru colorée, sensuelle, brillante. *L'Hymne à l'hiver*, d'une mélancolie pénétrante, et le chœur des Barbares « Hussaï, Hussaï ! » sont d'un beau contraste. Au ballet du premier acte, on retrouve des fragments d'*Aphrodite*. Les dernières scènes s'éclairent d'airs populaires d'une ligne délicieuse et fraîche. Une partie du public a repris *Aqueles Mountainhes*. Puis on a lâché deux mille pigeons.

Les interprètes furent admirables.

M^{lle} Cheñal, dont on connaît la beauté, M^{lle} Felia Litvinne, dont on connaît la voix parfaite, profonde et nuancée, M. Muratore ont obtenu les applaudissements les plus mérités.

Pourtant la vraie triomphatrice ce fut M^{lle} Regina Badet. Dans ce cadre immense, elle fleurit, s'épanouit, son jeune corps onduleux, souple, ses yeux spirituels et rieurs, sa bouche d'enfant, cette ligne parfaite qui unit ses bras à une gorge modelée sur les coupes de l'autel, toute cette beauté fragile et ardente suscita l'admiration unanime. Jamais elle n'avait mis plus de flamme dans sa danse. Elle atteignit aux attitudes les plus pures et aussi les plus sensuelles de la statuaire du dix-huitième siècle. On eût dit une nymphe de Clodion. Il n'y a pas de danses plus féminines, plus érotiques et aussi plus plastiques que celles de M^{lle} Régina Badet. A ses côtés, on applaudit M^{lle} Popinet pour sa grâce et son alerte fantaisie et M^{lle} Lovati, qui a du métier — ce qui est très rare, très rare chez les danseuses d'aujourd'hui.

MEMENTO. — A Champigny-la-Bataille : *la Ville*, un drame en un acte de M. Henri Darcourt (5 août), joué par M. Augerau, M^{me} Monys Prad, M. Berlioz, a, paraît-il, obtenu le plus légitime succès. — Au Théâtre de Verdure de Saint-Gratien (5 septembre), M^{lle} Yvonne Ducos a joué le rôle de la courtisane dans *la Glycère*, un acte en vers, de M^{me} E. G. Azarian. Elle était entourée de M^{lle} Dieudonné et de MM. Lluis et Heissel. — Au Théâtre de Verdure de Marnes-la-Coquette (5 septembre), *le Coucher* de

Pierrot, un acte en vers de M. René Decareyme. — Au même Théâtre (12 septembre), *la Faute de David*, poésie dramatique en trois parties de M. Patin, joué par M. Gavarry-Charpenel et Mlle Gueneau.

Enfin, on sait, pour les quelques privilégiés qui assistèrent à cette reconstitution, comment Mme Georgette Leblanc fit revivre, dans le cadre de l'abbaye de Saint-Wandrille, le *Macbeth* de Shakespeare, d'après une adaptation de M. Maurice Maeterlinck.

ERNEST GAUBERT.

LETTRES ALLEMANDES

Jules Huret : *En Allemagne*. Berlin : Paris. E. Fasquelle, 3 fr. 50. — Alfred Bock : *Die Pariser*, Berlin, Egon Fleischel u. Co M. 3. — Memento.

Berlin. — M. Jules Huret vient de publier son troisième volume consacré à l'Allemagne. Ce qu'il faut apprécier le plus chez ce journaliste, c'est sa persévérance. Depuis trois ans il a parcouru en tous sens, et à plusieurs reprises, les pays d'outre-Rhin, il a séjourné dans les villes et les campagnes, interrogé les gens et observé les événements, et ce travail ingrat ne semble pas l'avoir fatigué. A peine son admiration s'est-elle ralentie quelque peu. Sans doute, il critique avec violence « les abus de la discipline prussienne », et se plaint de « l'hypocrisie des mœurs ». Les nombreux *Verboten* dont le pays est jalonné finissent par l'agacer quelque peu et l'esprit moutonnier des foules scandalise son goût de flâneur parisien. Mais ce ne sont que des mouvements d'humeur, vite réprimés. M. Huret ne cache pas son enchantement sans borne. « J'aime Berlin, je le trouve gai, vivant, accueillant, avec son aspect luisant et neuf, ses rues nouvelles, les façades blanches, les balcons dorés, les maisons nouvellement bâties, si jolies (*sic*), si claires, si pimpantes, si variées, dont je raffole. » Quand il a visité les quelques rares vestiges du vieux Berlin, si pittoresquement ignobles, son goût de l'américanisme n'en conserve qu'une impression désagréable : « On revient ensuite avec plaisir vers la nouvelle ville, on se laisse reprendre par le charme (*sic*) de ces avenues si nettes, où l'air circule en toute liberté, de ces habitations variées, spacieuses, bien éclairées, confortables et gaies. »

Quelquefois l'inélegance des femmes et la grossièreté placide de ses réjouissances populaires le font souffrir jusqu'à l'écrasement. Ce habitué des coulisses parisiennes s'accommode mal des gestes disgracieux et des lourdes attitudes. Mais aussitôt il éprouve le besoin de corriger ses sévérités par quelque compliment bien tourné. Dans un chapitre consacré à une excursion au Spreewald, qui est du reste un des meilleures du livre, il constate l'allure pimpante des filles de cette population slave qui a su se maintenir en pleines marches de